

Chapitre 6

Enquêtes sur les Deux Rives du Potomac.

Dès que j'ai exposé mon souhait de faire juger Hintermaier, l'Amiral « Smith » se met à m'écouter avec une attention avide. Il me demande bien comment j'ai pu avoir connaissance de la fameuse photo mais n'insiste pas lorsque je lui dis que je lui montrerai le temps venu un exemplaire du journal. Il fait envoyer immédiatement un câble au Cabinet du Secrétaire d'État à Richmond pour demander pour moi une audience en urgence. Il expose succinctement l'objet de ma visite, à savoir obtenir du nouveau Secrétaire d'État Judah Benjamin un laissez-passer diplomatique pour mon bagage. Je précise à l'Amiral :

- De mon côté, je vais envoyer un câble à l'Ambassade de France à Washington pour qu'on m'obtienne la même facilité de la part du Département d'État yankee. Sinon, je ne pense pas que l'on me cherche des noises au nord du Potomac pour port d'une publication de presse. Mais je voudrais que ce journal arrive ici sans que personne n'en connaisse l'existence à part vos services et ceux de notre Département d'État. »

Il faut un certain temps au chiffreur télégraphiste pour coder le message et il faudra aussi un certain temps pour obtenir la réponse. Ceci fait, il va encore falloir prendre le train pour Richmond.

L'Amiral cherche à en savoir plus que je ne tiens à lui en apprendre. Sur cette fameuse photo, d'abord. Ensuite, il s'inquiète du sort de Paul Hunter et des deux voyous qui l'accompagnaient l'autre jour. Et enfin, il veut comprendre pourquoi je me suis mis en branle contre Hintermaier. Je reste évasif sur le dernier point. Sur les trois miliciens, je m'en tiens à la thèse officielle, celle que nous avons servie au détective et à son adjoint. Sur la photo, je me contente de répondre que j'ai lu un message à son sujet, venue du Consulat de Savannah, mais que je n'ai pas pu en avoir d'exemplaire.

- Mais comment cette photo est-elle arrivée à Savannah ?

- C'est ce que je cherche à savoir. Mais il me paraît encore plus important de la voir dans son contexte de presse parce qu'il paraît qu'elle illustre un article particulièrement mensonger sur ce qui se passe dans les États de la Confédération. En outre, j'ai reçu un câble du bureau militaire de l'Ambassade à Washington qui me demande des informations sur Fort Thunder. Il paraît que les calomnies courent sur nous en raison de l'établissement de cette prison et surtout de la façon dont on y traite les détenus. Et le câble de Washington précise que la photo a été prise dans l'enceinte de la prison avec l'assentiment des autorités de surveillance de l'établissement.

- Mais votre consul de Savannah a-t-il la photo ou la page de journal ?

- Je ne saurais vous répondre, Amiral. Il me paraît plus urgent de me rendre à Richmond qu'à Savannah.

- C'est que, vous savez, il est très important de savoir s'il s'agit d'un dessin imprimé de façon classique ou d'une lithographie passée dans le journal. Ce procédé est récent et donne vraiment l'impression, de loin, de regarder une photographie. Mais il serait bon de savoir si c'est cela ou non car s'il s'agit de cela ce serait une présomption de ce que les éditeurs ont disposé de la plaque du négatif et non d'un tirage. Cela impliquerait que le photographe sait exactement ce qu'il a fait de cette plaque, une fois la photo prise. Si l'éditeur est parti d'une épreuve positive, la qualité de l'image du journal sera nécessairement moins bonne.

- Amiral, je suis surpris de vous voir si au fait de cette nouvelle technique qui m'intéresse vivement en tant que photographe amateur.

- Ce genre de chose m'intéresse beaucoup aussi et je ne connais qu'un seul personnage capable de réaliser ce genre de travail. Il s'agit d'un immigré allemand qui se

nomme Louis Prang. Il est arrivé à Boston en 1850 et s'est fait remarquer récemment en publiant des cartes de guerre qu'il publie dans les journaux. Il a émigré depuis la Prusse, parce qu'il était poursuivi comme révolutionnaire anti monarchiste. Il a donc connu les mêmes mésaventures que ce « bon » Hintermaier. Prang est né en Schlesien [Silésie], comme votre ami Hintermaier. Il a racheté les parts de son associé il va y avoir deux ans et maintenant il est libre de travailler sur ce qui le passionne : l'imagerie de presse à laquelle il fait faire de rapides progrès.

De notre côté, je vais demander une enquête sur le photographe qui a opéré à Château Thunder. Mais pour aller jusqu'au bout de l'enquête, il nous faudra un exemplaire de ce journal. Ensuite nous aviserons. Je vais lancer tout de suite une demande d'enquête auprès du secrétariat à la guerre de Richmond. Nous aurons ainsi une idée du nombre de personnes qui peuvent avoir photographié dans l'enceinte de la prison. Et une liste de leurs noms. Mais de votre côté il vous faut vous rendre à Richmond et organiser votre déplacement vers Washington. »

Je prends congé de l'amiral et dans le couloir qui conduit au grand escalier, je me trouve face à face avec le lieutenant d'artillerie qui était présent lors de mes démonstrations de tir indirect¹ et qui avait compris qu'il vaut mieux apprendre un métier, en l'occurrence celui d'officier, avant que de chercher à l'exercer. Je le trouve en civil, le visage tanné par le soleil, la corpulence plus solide et l'air assuré. Il me sourit et me confie qu'il a trouvé un poste où il se rend utile à la Confédération. Ce jeune quasi-homonyme du Président Jefferson Davis a été nommé capitaine du *Commissary* ce qui correspond à l'Intendance Militaire en France et s'occupe des approvisionnements en vivre des forces armées de Virginie. Il est venu ici pour régler des questions de marché de riz. Je gage que nous ne tarderons pas à le voir arriver à la plantation.

- Et vous, Commandant, toujours professeur d'artillerie ?

- Non, vous savez, les artilleurs d'Amérique du Nord continuent à considérer leurs canons comme de gros fusils. Comme en Europe, d'ailleurs. Je m'occupe de bons offices au profit des blessés de guerre.

- Et cela nécessite-t-il que vous portiez un gros revolver LeMat ? Le *procurement* vous a fourni une arme qu'il ne propose pas aux officiers de l'Armée ! »

Je corrige son information et le salue. Décidément, il a vraiment pris de l'assurance, le pied-tendre. Il fait beau. Les nuages se sont évacués sous un vent frais qui vient de l'intérieur des terres et le soleil d'avril inonde la ville. Je retrouve ma jument à l'écurie de passage. Le palefrenier noir m'accueille avec un large sourire.

- Elle a bien mangé son picotin, une pleine seille, mais elle demandait encore. Je lui changé son eau, mais elle a henni doucement. On aurait dit qu'elle attendait quelque chose. Mais je ne savais pas quoi. Comme je m'approchai de la porte, elle mit son museau dans mon cou. Alors je l'ai beaucoup caressée et cela l'a calmée.

- Eh oui. Elle est très affectueuse et notre palefrenier, qui à cause de la guerre a beaucoup moins d'animaux à soigner, s'en est fait une amie. Mais moi aussi elle sait bien que je la caresse souvent et elle aime.

- Oui mais moi, elle ne me connaît pas.

- Non, mais notre palefrenier est aussi un mulâtre et il a à peu près ton âge. Alors elle a un sentiment favorable envers toi.

- C'est bien le premier être vivant que je vois avoir un sentiment favorable pour un nègre. Et pourtant je fais bien mon travail. Mais il paraît qu'il n'y a plus d'argent pour payer les affranchis. Alors le contremaître de l'écurie doit chasser des affranchis. On m'a dit qu'il veut me renvoyer.

¹ Voir « Nouveaux Mondes » Chapitre 5.

- Il te doit beaucoup d'argent ?

- Non. On me paie tous les samedis sans faute. Mais il paraît que je vais être renvoyé à la fin de la semaine. »

Je ne dis rien et je reprends ma jument. Je donne un quart de dollar au palefrenier et je fais mine de quitter le paddock. Mais du haut de ma monture, je cherche des yeux le Maître de poste qui fait fonction de contremaître puisqu'avec la guerre il n'y a plus ici de vrai contremaître. Comme il me le dit d'un ton plaintif, le chef des écuries doit tout faire par lui-même. Il me confirme que le palefrenier va être remercié parce qu'il est affranchi et qu'il faut le payer et que cela va intervenir à la fin de la semaine. Il sera libre et soldé de tout compte vendredi soir. À lui de se trouver un emploi. Le Maître de poste m'en dit grand bien non seulement en tant que palefrenier mais aussi comme comptable des matières de l'écurie parce qu'il sait lire et écrire. En outre il présente très bien et s'instruit en lisant des livres. Il parle comme ses livres, me précise le Maître de poste.

Il est vrai que j'ai remarqué son langage fleuri qui contraste avec sa condition. Son anglais est très académique, avec une grammaire très « U² » et un accent de la bonne société anglaise. Il me semble que ce garçon pourrait être un bon maître d'école pour la plantation. Je vais en parler à Aldebert mais auparavant il faudrait que je le connusse mieux. Du coup, je fais faire demi-tour à ma jument et je reviens à l'écurie. J'y trouve mon palefrenier en train de prendre son déjeuner, assis à une table pliante en bois couverte d'une nappe et garnie d'une vaisselle qui pour n'être pas de luxe est néanmoins en céramique blanche avec un couteau de table et non de poche, une fourchette en étain un gobelet de cristal que j'identifie comme venant de la Lorraine Française. Dans un flacon de cristal avec bouchon à système, reluit de son rouge amarante une boisson qui pourrait être du vin. Mon jeune affranchi est assis sur une chaise pliante qui fait manifestement partie du même lot que la table. Lorsqu'il m'aperçoit, le drôle me salue d'un geste amical mais sans déférence particulière ce qui me le rend immédiatement sympathique. Avec une fourchette et une cuillère de service, il prend dans une casserole un morceau de patate douce qu'il dépose avec soin dans son assiette et qu'il arrose de la sauce du plat. Il replonge dans la casserole et en sort avec la fourchette un morceau d'une viande qui a l'air plutôt nerveuse, un morceau de bœuf ou de gibier qui a cuit dans une sauce laquelle sent la daube. Puis le jeune homme se signe et dit un rapide bénédicité. J'observe ce spectacle insolite dans un silence surpris. Au moment où il entame son repas, il prend son verre qu'il a rempli à moitié du liquide rouge du flacon et me le montre avant d'avaler une gorgée de son contenu. Alors, malgré moi, je souris.

- Je constate que tu ne te laisses pas couper l'appétit.

- Jamais. C'est la dernière semaine où je vais pouvoir manger correctement avant longtemps. Mais « *Carpe Diem* », Monsieur, et demain il fera jour.

- Ton fricot sent très bon. Qui l'a préparé pour toi ?

- Si vous nommez fricot de la bonne daube de bison, comment nommerez-vous ce que mangent les esclaves dans les plantations ? C'est moi qui me suis préparé ce déjeuner à la française, Monsieur.

- Où as-tu appris à manger à la française ?

- Et à cuisiner à la française, aussi. À Savannah où j'étais esclave chez des bonnetiers catholiques d'origine française. Ce sont eux qui m'ont affranchi lorsqu'ils ont décidé de retourner en Europe. Alors j'ai été domestique au consulat de Suisse. Et là aussi les gens vivaient à la française. Et puis avec la guerre, j'ai quitté Savannah et je suis venu à Charleston pour tenter de devenir soldat. Je voulais profiter de mon temps de service dans l'armée pour gagner un statut autre que celui de domestique. Mais on ne m'a pas accepté comme soldat

² En anglais dire qu'une phrase ou un mot est « U » – prononcer « iou » – signifie que le parler est « Upper class » c'est-à-dire « Bonne société ». Une tournure populaire est dite « Non-U » – prononcer « noniou ». Il est surprenant de voir un ancien esclave, garçon d'écurie, parler « U ».

parce que j'ai une jambe trop courte. Cela ne me gêne pas pour marcher, courir ou chasser mais ils n'ont pas voulu de moi. Ils ont pris d'autres nègres qui ne savaient même pas lire. »

Je me doute que ce volontaire mulâtre qui parle mieux que les sous-officiers voire que certains officiers a dû inquiéter les recruteurs.

- Alors faute de pouvoir m'engager et monter en grade, j'ai accepté de travailler comme garçon d'écurie pour être nourri, un peu payé, et surtout ne pas me trouver recruté de force comme chair à canon dans une guerre que je trouve stupide. Être palefrenier à l'écurie du Quartier Général me garantissait au moins de ne pas partir au front avant la fin de la guerre, quand tous les autres seraient morts. Et voilà que maintenant on me chasse.

- Mais j'ai du mal à comprendre que tu sembles si instruit. Tu parles l'anglais mieux que bien des blancs...

- Et le français aussi... Mais ce sont les Français auxquels j'ai été vendu enfant qui m'ont élevé et instruit. Ils ne pouvaient pas avoir d'enfants et ont profité d'une affaire grave dans l'atelier d'amis à eux pour m'acheter lors de la mort de ma mère. Mon père était déjà mort d'un accident à la manufacture de tissus. Les Bonnet m'ont élevé comme leur enfant bien qu'ils m'aient acheté comme esclave. Les Bonnet, c'étaient les bonnetiers venus de France. Mais ils ne pouvaient pas me ramener en Europe même en m'affranchissant. Les Egli, les Suisses du consulat de Savannah, ont continué mon éducation. Ils se conduisaient comme des employeurs justes et gentils, mais je n'étais plus considéré là comme leur enfant. Les Bonnet m'avaient offert ce dressoir de voyage avec la vaisselle, le couvert et la table pour quatre personnes et j'ai tout gardé. Les Egli ont terminé mon instruction notamment sur les bonnes manières à table et je les observe. C'est une part de moi-même. C'est mon identité et j'y tiens.

- Et où ranges-tu tous tes impedimenta, lorsque tu ne déjeunes ni ne dînes ?

- Dans la soupente où je loge. Tout tient dans une caisse dont la table est le couvercle. Et que je transporte avec moi en la tirant sur une sorte de travois à roues ou dans un chariot si on m'y donne asile. C'est en tous cas ainsi que je suis arrivé de Savannah. Car on ne voulait pas de nègre dans le train. »

Je fais un rapide calcul mental et me dis que je puis engager ce curieux personnage à notre service à Hélène et moi.

- Quel âge as-tu ?

- On me dit que j'ai dix-huit ans. C'est ce que l'on conclut si on admet pour juste la date de naissance que porte l'acte de manumission qui m'affranchit.

- As-tu des attaches qui te lient à la ville ?

- De la famille, vous voulez dire ?

- Ou des amis...

- Je n'ai pas de famille. Quant à des amis, le gens que j'ai le droit de côtoyer me considèrent comme trop poseur, et je ne suis pas bien avec eux, et ceux avec qui je pourrais m'entendre, avec qui je pourrais échanger des idées ou des projets, ceux-là ne voudraient pour rien au monde envisager de se lier avec un nègre. Car même un mulâtre reste et restera un nègre, dans ce pays. Et pas seulement dans les États confédérés.

- Et que saurais-tu faire, dans un monde où l'on ne tiendrait pas compte de la couleur de la peau des gens ?

- De tout. Je sais écrire, lire, compter, dessiner et surtout je sais et j'aime apprendre. Je parle l'anglais, le français vous l'avez compris même si vous continuez à me parler anglais. Et avec les Egli, qui étaient de Zurich, en Suisse, j'ai appris l'allemand d'Allemagne. Parce qu'ils me disaient que celui de Suisse ne me servirait à rien. Il paraît que c'est comme de l'allemand, mais « craché », et avec des « r » gutturaux à chaque consonne.

- Et si je te proposais de devenir mon assistant dans mon métier de géomètre et photographe ? »

Prudent, il me demande en quoi consisterait son travail. Nous parlons plus d'une heure. Du coup le Maître de poste vient à la recherche de son employé qui n'est pas revenu à son poste après le déjeuner.

- Monsieur de Berdeilhe, je suppose. Un messenger est arrivé de chez l'Amiral Smith qui vous demande de vous présenter à lui si vous êtes encore présents dans l'enceinte du Quartier Général. Avez-vous quelque tracas de la part de Moïse ?

- Ce brave garçon se nomme donc Moïse... Eh bien non, je n'ai pas de tracas avec lui au contraire. J'ai juste une question à lui poser. Moïse, si tu es sans emploi à compter de samedi, acceptes-tu ma proposition ? »

Le Maître de poste s'inquiète de quel emploi. Je lui explique que j'ai besoin d'un factotum qui sache lire.

- Et s'il était libre aujourd'hui, je me ferais fort de l'embaucher immédiatement s'il l'acceptait. Pour transporter sa malle, je saurais même où trouver une voiture. En attendant sa réponse, je me rends de ce pas chez l'Amiral. Je te laisse de nouveau ma jument, prends-en soin et je reviens.

- C'est cela, répond le Maître de poste. Je vais envisager avec lui les modalités comptables de son départ, si c'est possible aujourd'hui. »

Du cabinet de l'Amiral où je fais un peu antichambre, je fais envoyer un câble à la plantation demandant l'envoi d'une voiture légère pour me ramener avec *mon* nouvel employé et sa malle-cabine. L'amiral me confirme un rendez-vous avec le Secrétaire d'État Benjamin dans deux jours. Le temps de mettre sur pied un prétexte pour m'envoyer au Nord du Potomac. Je devrai me préparer pour repartir de Richmond directement vers Alexandria en vue de me faire récupérer par l'Ambassade de France afin de franchir le Potomac.

Lorsque je retourne à l'écurie je trouve à ma grande surprise Pierre avec sa calèche. Il conduit lui-même et attend patiemment mon arrivée en devisant avec Moïse. Tout est prêt ; Moïse a reçu son solde de tout compte et s'est vu remettre une lettre de recommandation élogieuse pour son emploi qualifié de palefrenier-soigneur et comptable « matières » de l'écurie du quartier général de Charleston. Ce document ne me sert à rien mais peut être utile à Moïse à l'avenir.

Moïse est accueilli à bras ouverts à la plantation. On lui met à disposition une maisonnette de l'ancien village des esclaves. Il s'en trouve enchanté. Bien que petite, cette maison est la plus grande qu'il ait jamais habitée. Évidemment elle ne comprend pas de cuisine. L'incendie est la terreur des villes et des hameaux de campagne. Il n'y a donc à la plantation que deux points de cuisson. L'office de la maison des Toppenot – on ne dit plus la maison des maîtres – et la cuisine destinée aux grosses cuissons, à savoir les repas du personnel, la préparation de la conserverie lorsqu'on tue les cochons, les campagnes de confitures et la chauffe de l'eau pour les grandes lessives de draps, de linge de maison. Le gibier est aussi accommodé dans la cuisine commune lorsqu'on en fait des conserves ou des confits. Cette préparation des viandes confites dans la graisse de porc est une façon agréable de conserver la viande plusieurs mois pour la retrouver en période où le gibier se fait rare, où les animaux d'élevage ne sont pas prêts à être consommés ou alors lorsqu'on a dû vendre toutes les bêtes sur pied sur réquisition du « *Commissary* » des armées. Cette dernière mésaventure est rare. Envers la plantation Toppenot la manière de procéder est souvent plus urbaine parce que sans qu'il soit besoin de marchander, Aldebert fournit ses denrées agricoles au prix le plus bas possible au « *Commissary* » et aux nécessiteux. Il garde scrupuleusement toute la documentation relative aux marchés qu'il passe avec les autorités de la Caroline du Sud ou de la Confédération. Il faut reconnaître que pour le moment, l'activité agricole permet tout juste d'équilibrer les comptes et s'il n'y avait pas les revenus des placements de la famille Toppenot dans les Caraïbes, les avoirs ne permettraient pas d'investir pour maintenir la production agricole. Mon beau-père ne veut pas l'avouer, mais nous sommes dans cette

période difficile qui suit l'abolition de l'esclavage dans une économie employant beaucoup de main d'œuvre. Les affranchissements sont intervenus très rapidement à la plantation et tout se serait passé plutôt en souplesse si la guerre n'avait pas lourdement grevé les finances du pays.

Nous sommes inquiets du redressement opérationnel des troupes yankees. La Confédération n'a lancé aucune opération vers le Nord du Potomac et c'est essentiellement la Virginie du Nord pour le moment qui a subi des dommages. Mais les opérations le long du Mississippi montrent que les yankees finissent par s'organiser. Tant que le couple infernal MacClellan - Pinkerton restera aux affaires, je pense que les troupes confédérées seront en mesure de repousser les actions yankees. Seulement la supériorité générale de nos troupes repose sur la qualité de nos soldats et des généraux et officiers qui les commandent. Mais notre matériel connaît un taux d'attrition important et nous avons du mal à le remplacer. Il nous faudrait plus d'artillerie, remplacer nos mousquets par des armes plus rapides au tir et qui ne nécessitent pas de se lever pour recharger. Les yankees commencent à dominer les engagements avec leurs fusils Sharps. Leurs patrouilles de reconnaissance ont étrenné des carabines Spencer qui, comme les fusils Henry peuvent tirer plusieurs coups contenus dans un magasin tubulaire. En somme, les armes longues commencent à présenter les mêmes avantages que les revolvers. Nous, nous en sommes encore à copier des Colts, à importer des LeMat et des carabines Maynard ou à voler des Sharps. Mais il faut encore fabriquer les moules à balles. Nous n'avons pas, comme les yankees assez de manufactures qui préparent des munitions que les soldats n'ont qu'à charger dans leurs armes. J'ai encore vu l'année dernière, à côté de fantassins qui avaient des cartouches toutes prêtes pour leurs mousquets, des volontaires chargeant leur fusil personnel à la corne à poudre. Et encore, on leur avait fourni la poudre mais pour les calepins ils utilisaient des vieux chiffons qu'ils préparaient au bivouac en les coupant avec leur couteau de poche ou leur poignard de chasse pour ceux qui en ont. C'est avec stupeur que j'ai découvert que les transporteurs du Train des équipages avaient attelé leurs propres mules aux chariots militaires avec lesquels, en uniforme, ils convoiaient les chargements destinés aux troupes de premières lignes. Mais pendant que les animaux de trait ont quitté les fermes avec le fils aîné, parfois avec deux fils, il ne reste plus qu'à tirer à la force humaine les outils aratoires. Les araires ont réapparu, comme au temps des premiers colons débarqués des bateaux anglais. Et dans les plantations où il reste des esclaves, ce sont eux y compris les enfants un peu grands, qui remplacent les mules et les chevaux de trait. Bien sûr pas avec la même efficacité. Mais il n'est pas séant de faire état de ce genre de souci...

Nous sommes heureux d'avoir pu conserver quelques bêtes de somme et la jument. Mais c'est bien parce que les autorités savent pouvoir compter sur la plantation qu'on nous a accordé cette « faveur ». Et voilà que ce truand de Hintermaier nous cherche noises. Nous n'avons pas besoin de cela. Ce qui me réconforte, c'est qu'apparemment les militaires ne le portent pas non plus dans leur cœur. Il faut dire que la plupart d'entre eux ne sont pas directement liés à la terre, donc aux plantations qui ne doivent leur équilibre comptable, croient les planteurs, qu'à la main d'œuvre non salariée. Les Toppenot, eux, font partie de ces gens qui ont voyagé et qui ont pu observer comment les planteurs des Antilles française ont su tirer profit de l'abolition. Les militaires purs issus des milieux bourgeois de la banque ou du commerce voire des milieux d'avocats ou de juristes ne voient pas d'inconvénient à l'abolition. Tant que les « *colored people* » ne prétendront pas à se mêler à leurs milieux clos.

Hélène est ravie de voir arriver Moïse. Il pourra participer à l'instruction des enfants. Comme la petite affranchie qui est devenue la secrétaire d'Aldebert, il est aux yeux des enfants la preuve évidente de ce que les noirs peuvent aussi bien que les blancs devenir des gens instruits et capables d'instruire à leur tour. Il est certain que si des propagandistes yankees voulaient utiliser cette réalité contre la Confédération, ils auraient beau jeu de trouver matière à critiquer le sort des esclaves et justifier par-là l'abolition. Ce qui est navrant, c'est

que cette guerre n'a pas éclaté sur cette question de l'esclavage mais sur le principe de la défense de l'autonomie des États par opposition aux ingérences centralisatrices de Washington. En fait, Washington est fédéraliste alors que les États du Sud sont confédéralistes. Et c'est cette différence qui est le réel point d'achoppement. L'esclavage est devenu un abcès de fixation et je ne serais pas surpris qu'Abraham Lincoln finisse par déclarer l'émancipation de tous les esclaves, que ce soit dans les territoires de l'Union ou ceux de la Confédération.

En fait, mon esprit s'agite en vain, tournant et retournant les soucis et les espoirs, mais sans beaucoup d'espérance pour une Confédération qui a du mal à se mettre à réellement exister. Et pas seulement du fait de la guerre. Née d'une opposition à une partie de l'Amérique du Nord des wasps, elle n'existe que par une lutte contre quelque chose et non pour faire vivre un projet. En fait, elle aurait un immense défi à relever : devenir le premier grand État agricole moderne du Nouveau Monde. Sans esclaves. Car l'Union n'est pas plus morale que la Confédération. Le sort des « Irlandais », des Chicanos, ou des nègres n'est pas meilleur au Nord qu'au Sud. Peut-on considérer le sort des basses classes des « *slums*³ » du Nord comme meilleur que celui des esclaves des plantations qui au moins ont de quoi se nourrir, s'habiller, se loger ? Ne voyez pas là une prise de position de ma part en faveur de l'esclavage. Ma tristesse, après en avoir discuté avec les Davis, avec mes beaux-parents, avec nos employés maintenant affranchis, c'est qu'alors que la classe politique sudiste commençait à envisager une évolution s'inspirant des colonies françaises des Antilles, la guerre est venue radicaliser les positions rétrogrades des planteurs qui réagissent aujourd'hui comme l'ont fait ceux de la Guadeloupe ou de la Martinique il y a un peu plus de quinze ans. Avec en plus qu'ils se servent de la guerre comme d'un prétexte.

Bien au fait de ce que le gouvernement de Lincoln travaille à une abolition générale de l'esclavage, les ultras de la Confédération ont beau jeu de refuser une mesure qui vient « de l'ennemi » contre lequel on fait la guerre. Pour être plus exact, de l'ennemi contre lequel les gens modestes et quelques officiers font la guerre pendant que MM. les beaux parleurs et autres batteurs d'estrades se gobergent à l'arrière bien loin des champs de batailles. « En avant, vous autres ! Armons-nous et partez. »

Au dîner, nous avons trois convives inattendus. Pour Hélène et moi, en tout cas. Pendant que nous étions dans notre chambre à nous préparer pour le dîner, trois cavaliers sont arrivés au crépuscule du soir. André et Ann sont arrivés en se faufilant dans l'ombre des sous-bois. Le troisième est arrivé sans se cacher sur un cheval pie ressemblant à un mustang indien. Les pieds ferrés de l'animal ont fait crisser le gravier des bords de l'allée. Ménageant sa monture, l'homme lui a évité de se tanner les pieds sur la chaussée durcie par le gravier pris dans la latérisation de l'argile séchée par le soleil des dizaines d'étés heureux qui ont précédé la période actuelle. L'homme est vêtu d'une tunique et d'un pantalon en daim et une chemise en épais coton de Caroline du Nord à carreaux écossais avec une dominante de rouge montre son col et ses manchettes. Au pommeau de sa selle est accroché un impressionnant fouet de roulier dont la mèche pend au-dessous du niveau des étriers. Il arbore un chapeau d'une couleur indécise tirant sur le brun-vert dont le feutre luit d'usure mais a encore de la tenue tant il est épais. Je détaille encore son équipement. Il porte en baudrier un étui à revolver d'où sort la crosse de ce qui ressemble à un LeMat. L'étui est accroché au large ceinturon de cuir épais par une lanière de cuir en boucle qui fait passant et est rivetée au bout du fourreau de canon de l'étui. Mon regard remonte vers le visage de l'homme. Il a les cheveux auburn mais qui rappelle ceux moins fins et plus lourds des peau-rouge. Son teint est plutôt brun sans que je puisse déterminer si cela est dû à une longue exposition au soleil ou à la complexion naturelle de sa peau. Sous les sourcils broussailleux deux yeux scrutent mon visage avec attention.

³ Slum : Bidonville, « Zone » au sens qu'on donnait à ce mot dans les banlieues autour de Paris.

Deux yeux verts qui sentent l'irlandais. Les coins des yeux sont marqués par des rides en pattes d'oie et les joues sont creuses sous des pommettes saillantes. Ce gars-là doit être un métis d'indien et d'irlandais. C'est d'une voix grave qu'il nous souhaite le bonsoir. Mais là j'en reste sidéré, il parle français avec un très net accent cajun ou de la Gaspésie, un français suranné mais très académique.

- J'arrive d'un long périple depuis les Monts Ozark. Cela fait près de deux mois que j'ai quitté le Missouri. Nous avons une ferme près de Rolla. Sans esclaves. Mais la guerre nous a ravagés. Et j'ai entendu parler de la compagnie indienne des frères Miller et j'ai décidé de venir. Autant je vomis des gars comme Quantrill, autant je suis prêt à me battre pour le Sud contre les yankees dans une unité particulière si elle n'est pas constituée de bandits de grands chemins.

- Et votre famille ? Votre ferme ?

L'homme fouille de son regard l'âme d'Aldebert en passant par les yeux.

- Ne parlons pas de ce qui fâche, M. Toppenot. Je vous remercie de bien vouloir nous accueillir, ma jument et moi. Elle est tout ce qui me reste, et je suis tout ce qui lui reste. J'ai récupéré mon LeMat sur le cadavre d'un officier confédéré mort près de moi. Le fusil moderne qui pend à ma selle dans le fourreau d'arçon vient d'un soldat d'un peloton de cheval-légers yankee qui s'est aventuré trop près de moi lors d'une reconnaissance. Mais je n'ai plus que quelques cartouches.

- Si c'est un Spencer ou un Henry, nous aurons quelques cartouches à vous donner. Mon fils qui est pharmacien a même mis au point un procédé pour en recharger. Il fabrique de la composition d'amorçage en partant d'allumettes dont il renforce la vitesse de combustion. Et je crois qu'il a trouvé un moyen pratique de produire du fulminate de mercure. Pour la poudre et les balles nous utilisons le matériel qui sert à nos armes à percussion.

- C'est un Henry. J'aurais préféré un Spencer ou un Sharps, mais on fait comme on peut. De toute façon, une arme est un compromis et je n'en connais aucune qui soit universelle. »

Le nouveau venu, s'appelle Barnard Fau. Il porte le nom de famille de son père et un prénom à consonance américaine. Fau. Un nom français, sans doute. Il y a à Montauban, en France, des familles juives ayant pignon sur rue qui portent ce nom et un quartier de la ville s'appelle même quartier du Fau. Il a bon appétit ce qui s'explique par sa robuste stature, son long voyage et aussi le fait que la chère est bonne à la table des Toppenot. Au cours du déjeuner, il finit par nous raconter succinctement l'histoire de sa famille. Son père immigré français s'est installé dans ce qui est devenu le Missouri. Arrivé seul de Nègrepelisse, une ville proche de Montauban, il s'est fixé dans la région d'un bourg de forestiers près de ce qui est devenu la ville de Rolla il y a quatre ans. Il ne s'est pas étendu sur les malheurs de la famille qui avait une petite ferme. « L'une des fermes qui nourrissaient les chantiers d'essartage et de forestages des montagnes » précise-t-il toutefois. Plus que la guerre qui a fait chanceler l'économie locale, c'est la petite vérole et le choléra qui ont tué ses parents et sa sœur. Il lui a fallu du temps pour réaliser ses biens et surtout récupérer en or le montant des ventes de ses terrains et de ses animaux, quelques vaches, trois mules et deux bœufs de trait. Il a gardé sa jument pie dressée à l'européenne et non à l'indienne. Ce n'est qu'en fin de sa présentation qu'il nous précise que si son père était né en France, sa mère était la fille d'un chef indien sédentarisé lequel avait épousé une blanche. « Eh oui, conclut-il, je suis un quarteron d'indiens et de blancs. »

- Cela ne trouble personne ici, Barnard. Il y a longtemps que nous avons dépassé ce stade d'étroitesse d'esprit. »

Pour finir, Barnard nous explique qu'il a quitté les Monts Ozark parce qu'il ne s'y sent plus chez lui. La « civilisation » venue de l'est est en train de tout corrompre.

Il est convenu que les trois « militaires » restent cette nuit à la plantation. On a mis une chambre à la disposition de Barnard dans la Maison Toppenot tandis qu'André et Ann logeront dans l'ancienne maison des Kahana. Cette disposition permet de garder inoccupée la chambre du fils de la maison en cas de visite inopinée toujours possible de la police. On n'est jamais trop prudent.

Je profite de la soirée pour préparer mes bagages en vue de mon voyage à Washington. Depuis nos fiançailles, c'est la première fois que je vais partir pour le Nord sans Hélène. Il est vrai que je compte bien ne faire qu'un aller-retour. Je pense que je serai moins bien accueilli que lors de mes présentes venues. Le Secrétaire d'État Benjamin, qui a remplacé Hunter il y a plusieurs semaines, a trouvé un prétexte à mon déplacement, prétexte admis par son homologue yankee. Mais toute la difficulté va être de franchir la ligne des combats. Nous sommes en pleine campagne de MacClellan en Virginie et le passage du Potomac va être plus que problématique. Par télégraphe, l'Ambassade a fait savoir qu'elle ne peut plus envoyer de véhicule au-delà du Potomac. La voiture diplomatique ne pourra même pas entrer dans la zone qui longe la rive nord du fleuve pour m'accueillir au pont. Il faudra que je remonte au point de contrôle par mes propres moyens. L'armée de MacClellan « a autre chose à faire » qu'à s'occuper des promeneurs étrangers aussi est-ce une voiture du département d'État de Washington qui me prendra en compte près d'Alexandria où un franchissement est mis en place par les deux armées qui ont un moment de trêve pour laisser passer les ambulances et les parlementaires.

Si rien ne change d'ici mon arrivée, je voyagerai en train jusqu'à Springfield, où je descendrai pour prendre une voiture qui me conduira par Little River Turnpike puis Columbia Turnpike jusqu'à la voie ferrée de Hampshire près de Arlington Heights. Les « turnpikes » sont des voies à octroi où on trouve des points de péage. L'un de ces points de péage a été transformé en poste de passage réservé aux liaisons sanitaires et diplomatiques. C'est là, en principe, que je rendrai contact avec les gens du Secrétaire d'État Seward qui me feront parvenir jusqu'au point de contrôle entre la zone sous contrôle militaire et le district de Washington.

Mon voyage à Washington a duré presque une semaine. Les deux voyages en train, aller et retour ont été largement entravés par les retards dus au mauvais état des voies et surtout aux précautions qu'il a fallu prendre en approchant des zones de combats. Ceux-ci se présentaient plutôt sous la forme d'escarmouches que sous la forme de batailles rangées, dans les régions que j'ai traversées. Mais on ne sait jamais comment tournent les choses dans de telles circonstances. La voiture qui me conduit de la gare de Springfield au point de contact organisé par les deux parties a connu des jours meilleurs. Une des roues a perdu son bandeau de caoutchouc durci, remplacé par un cerclage de fer qui m'a l'air assez approximatif. Il tient en tout cas jusqu'au dernier poste de contrôle confédéré au point de franchissement installé au passage à niveau de Columbia Turnpike à travers la voie ferrée de Hampshire. Je franchis à pied le no man's land en portant mon sac de voyage. Avant quelque commentaire de la part du policier qui se trouve dans la guérite du côté yankee j'exhibe mon passeport diplomatique français et le laissez-passer du Département d'État de Washington. Le « raille »⁴ jette un œil intrigué sur mon sac de voyage. Il ne peut pas le fouiller à cause de l'immunité diplomatique mais il note que je ne porte pas d'arme visible.

- Je n'en ai pas besoin. Je viens pour une courte visite et je suis pris en charge par les autorités fédérales. Donc je ne risque rien. »

Le policier me regarde sans mot dire mais avec une moue dubitative. Il me laisse passer et prendre le chemin entravé d'obstacles pour rejoindre la zone ouverte vers la ville de Washington. Là m'attend une voiture de l'Ambassade de France. S'y trouvent le cher Simon

⁴ Raille : mot d'argot du XIX^e siècle qui correspond de nos jours à « flic ».

Casaubon et un lieutenant yankee au visage avenant. Il doit me prendre en compte pour mon déplacement officiel. J'ai presque oublié que le prétexte de cette liaison est de faire le point sur la situation de certains blessés fédéraux qui se trouveraient dans les hôpitaux confédérés. La demande porte aussi sur des prisonniers dont les yankees n'ont pas de nouvelles. Je dois reconnaître que les états fournis par les fédéraux sur les prisonniers confédérés détenus sont plus précis que ceux que fournissent les administrateurs des forces confédérées au commandement yankee. Mais je dois d'abord me présenter à l'Ambassade ce que comprend tout à fait le lieutenant. Il ne parle pas le français aussi, par courtoisie, Simon et moi parlons anglais. Nous n'abordons rien de sérieux comme sujet.

À l'ambassade, pendant mon entretien avec l'Amiral, le lieutenant nous attend dans le hall d'accueil qui sert de salle de réception le jour de la fête nationale française. Pour le moment on dirait le hall d'entrée d'un grand hôtel sans les mouvements de fourmilière qui règnent dans les palaces parisiens. L'amiral de Piétri a autorisé Simon à répondre aux questions « policières » que je lui ai soumises. Il en particulier obtenu la confirmation de ce que les bateaux de la compagnie dont Hintermaier est le principal propriétaire disposent de sauf-conduits qui leur permettent de franchir les lignes navales militaires fédérales. D'après des indicateurs sur place – des « *copperheads* » – il paie ces facilités par des renseignements sur la Confédération. Plus que du renseignement militaire, il renseigne les services washingtoniens sur la situation économique et sur les approches auxquelles se livre la diplomatie de Richmond pour tenter d'obtenir des livraisons d'armes et des facilités de paiement ainsi que des marchés pour ce qui reste de sa production cotonnière et de tabacs. Il fournit aussi des photos prises dans des endroits stratégiques ou emblématiques de la Confédération. Simon a réuni plusieurs exemplaires de différents journaux qui présentent tous des lithographies ou des tirages photographiques plus ou moins réussis de la fameuse photographie qui a attiré mon attention.

Mais surtout, il a pu se procurer le double au carbone d'un bordereau de livraison de tirages et de plaques photographiques que ce bon Hintermaier a remis au bureau de sécurité de la ville de Washington. Nous disposons donc maintenant de la preuve que Hintermaier se livre à l'espionnage et à la trahison pour le compte de Washington.

- Mais pourquoi a-t-il livré ces images à la police locale plutôt qu'aux gens de Pinkerton ? »

C'est l'Amiral qui me répond : « Il faut savoir que les affaires de Pinkerton ne sont pas au beau fixe, Baron. Pour le moment il reste en place parce que Lincoln ne prend toujours pas la décision de remplacer McClellan. Mais dès que les généraux qui sont en train de prendre le pas sur le « *Commander in Chief* » seront parvenus à leurs fins, je ne donne pas cher du sinistre Écossais. En fournissant les images à la police municipale, votre Hintermaier ne s'est pas compromis. Et en fait sa manœuvre a réussi puisque la photographie qui vous a tous émus, au Sud, est parue dans la presse pour étayer la propagande de guerre. »

Simon reprend la parole.

- Nous avons ensuite appris que c'est la compagnie commerciale de Louis Prang qui a fourni les plaques d'imprimerie toutes prêtes aux quelques journaux qui l'ont publiée sous forme de photographie et non de gravures. Et Prang a fait une bonne affaire commerciale avec ce travail. C'est aussi sa compagnie qui a vendu les tirages dont les autres journaux ont fait des gravures. Mais Prang prépare des images de campagnes avec des plaques venues de la Confédération. Il pourrait aussi, s'il continue à recevoir des plaques du Sud, se lancer dans des opérations de propagande politique à l'effet dévastateur.

- Bon, Casaubon, fait l'Amiral, nous ne sommes pas chargés de faire la politique de la Confédération des États d'Amérique. »

Simon me reconduit au hall d'entrée. Le lieutenant se lève à notre entrée. L'Amiral lui adresse un signe de tête courtois et se retire. Simon Casaubon me confirme ce qu'il

m'avait fait savoir par câble chiffré, ce sont les gens du Département d'État qui se chargent de mon logement. Je laisse le sac de la valise diplomatique à l'Ambassade, et je ne garde que mon viatique. Une fois dans la voiture militaire, une sorte de fiacre que conduit un cocher en uniforme du Train des Équipages, j'ouvre mon sac et y prends mon LeMat que je désamorce devant le Lieutenant.

- C'est pour éviter les accidents, expliqué-je en souriant. Je ne pense pas en avoir besoin alors que je suis avec vous.

- C'est une très belle arme mais bien encombrante, non ?

- C'est ce que je me dis parfois. Mais elle m'a déjà plusieurs fois permis de me tirer de mauvais pas.

- Chez nous ?

- Oui ; enfin, non, dans le Sud.

- Le Sud est chez nous, aussi. Les rebelles seront bien obligés d'en convenir. Car ils perdront cette guerre stupide.

- C'est tout à fait possible. Le sort des armes n'est jamais acquis d'avance.

- Ainsi vous avez fait le coup de feu, dans ce paradis des rebelles... »

J'expose quelques-unes des affaires où j'ai été amené à me servir de mon arme, celles qui concernaient des bandits de grand chemin. Une fois que j'ai désamorcé mon revolver, le lieutenant me demande l'autorisation de le prendre en main. Ce à quoi j'accède bien volontiers. Il l'empoigne et le pointe, visant un point sur la paroi avant de la voiture, puis il me le rend. « Il est presque aussi lourd qu'un Walker, remarque-t-il. Et ce calibre me paraît curieux. Plus gros que du .36 et moins que du .44.

- C'est vrai, mais c'est surtout le canon central de calibre 20 de chasse et la capacité de neuf coups en .41 du barillet qui lui donnent son originalité... »

À sa demande, je montre au jeune officier une des énormes balles dont je charge le canon central lorsque je ne le garnis pas de chevrotines. Il me le rend après avoir lu les inscriptions gravées sur le pan supérieur du canon octogonal.

- Vous avez acheté votre arme en Angleterre !?

- Non pas du tout. Elle en vient mais je l'ai achetée chez un grand armurier parisien qui s'est installé il y a une bonne dizaine d'années. M. Le Mat a fait construire ses revolvers à Paris, mais aussi à Londres et il a vendu des licences partout en Europe. On en produit d'excellents en Belgique, ce nouveau pays très dynamique, mais aussi en Espagne et en Russie.

- On m'a dit que les rebelles en ont !

- Ce sont des armes privées. Le « *Procurement* » militaire fournit des revolvers construits par des fabriques locales. Je sais que Leech et Rigdon en fabriquent, Griswold et Gunnisson aussi...

- Oui je sais : ils copient des Colts sans payer de licence ! Ils finiront par payer tout cela un jour ! »

Je ne fais pas de commentaire. Nous sommes entrés dans le centre marchand de la ville que nous traversons au tout petit trot en raison des encombrements. Partout, on voit des militaires en uniformes propres et en bon état. Les camions, ces chariots à quatre roues tirés par des mules, circulent en ordre et sans les invectives et cris que l'on entend dans les zones de marché des villes du Sud. Beaucoup de ces véhicules attelés de deux ou quatre mules sont peints dans ce gris-vert caractéristique des chariots militaires du Nord depuis quelques mois. Notre cocher conduit prudemment en restant dans sa file. Tout juste fait-il parfois un écart pour éviter un trou dans le pavage de la rue. Je reconnais l'avenue de Pennsylvanie et finalement la voiture s'arrête devant le poste de police où est affecté Eamon Kirkpatrick.

Nous descendons tandis qu'un « bleu⁵ » se porte à hauteur du cocher. Le lieutenant est sur le point de s'expliquer quand depuis le pas de la porte du poste de police retentit la voix d'un gradé. Il explique au gardien que la voiture peut rester là le temps de me conduire au capitaine et qu'elle repart ensuite. Sans moi. Le gardien me regarde d'un air bizarre et retourne à son contrôle de la circulation.

Nous entrons en riant. Le lieutenant dit au gradé de police : « Je suis sûr que ce pauvre « bleu » est persuadé que le Baron de Berdeilhe va passer quelques jours en garde à vue.

- Il n'en sera que plus surpris, si c'est encore lui qui est de service, de voir Monsieur « Dibardail » ressortir avec le capitaine pour aller à pied jusque chez lui. »

Eamon ne nous fait pas attendre longtemps. Il salue le lieutenant de cavalerie d'un geste amical et me fait entrer dans son bureau.

- Je suis très heureux de vous revoir, Pierrube. Lorsque j'ai appris que vous veniez en liaison auprès de notre Département d'État, j'ai fait en sorte de vous fournir le vivre et le couvert. La situation a bien changé depuis votre dernier passage. Lincoln a fini par se décider à montrer les dents. Les généraux qui restaient dans l'ombre vont bientôt avoir la peau de McClellan et Pinkerton. L'armée fédérale mûrit et prend de l'expérience. Nos usines travaillent à fond et les armes sortent de manufactures. La licence de Rollin White finira bien par tomber dans le domaine public, mais il sera de toute façon trop tard pour la Firme Smith & Wesson. Déjà les armes longues à plusieurs coups voient le jour. Certes leurs munitions sont encore peu puissantes par rapport à celle des Sharps, mais un jour viendra où les Henry auront la puissance de feu des Scharps et autre Hawkens tout en tirant de nombreux coups sans recharger. Je vais même plus loin. Il y a un inventeur du nom de Richard Jordan Gatling qui a inventé l'année dernière un canon mécanique qui tire sans s'arrêter plus de cent coups rien qu'en tournant une manivelle. Il a lancé une procédure de dépôt de brevet qui va aboutir ces jours-ci, en principe. Mais il en a déjà vendu quelques-unes de ces armes à des privés qui les emploient dans les unités militaires où ils servent. Cela remplace avantageusement les canons qui tirent à mitraille. On peut balayer le champ de bataille avec. J'ai entendu dire que deux canonnières, du Mississippi je crois, en sont équipées.

- Mais comment cela fonctionne-t-il ?

- Je ne sais pas trop. Il y a une sorte de colonne creuse verticale dans laquelle on fait descendre les cartouches qui descendent par gravité vers la fenêtre d'entrée. Le tireur tourne une manivelle qui fait tourner les canons et fait ouvrir et fermer la culasse qui fait entrer les cartouches dans la chambre. Une fois la culasse verrouillée, la gâchette elle aussi actionnée par la manivelle libère le percuteur qui met à feu la cartouche. La manivelle rouvre la culasse, la cartouche suivante entre dans la chambre et ainsi de suite.

- Mais que devient l'étui de cartouche, la douille ?

- Il n'y en a pas. Ce sont des cartouches combustibles. Bon, le système n'est pas parfait. Théoriquement on pourrait tirer plus de mille cartouches à la minute, mais en fait au bout de trois à quatre-cents coups, il faut nettoyer. En outre la réserve de munitions est telle que l'arme représente l'encombrement d'un petit canon. Pour le moment, c'est une arme d'infanterie mais elle est appelée à évoluer. Ce pourrait bien être l'arme absolue du champ de bataille.

- Cela se pourrait. Mais ce doit être une arme compliquée à construire. Et ce Gatling, qui est-ce ?

- Un natif de Caroline du Nord. De Hertford, pour être précis. Il a toujours eu la passion d'inventer des mécaniques. Il a même inventé un système de propulsion pour les bateaux à vapeur alors qu'il n'avait que vingt-et-un ans. Malheureusement pour lui, quand il a

⁵ Un agent de police municipale affecté à la voir publique et la circulation dans Washington à l'époque.

voulu déposer le brevet, il a appris que c'était déjà fait par un autre qui avait déjà inventé la même chose. Mais Gatling avait tout redécouvert de lui-même. Plus tard il a inventé une machine pour semer le blé sur de grandes étendues avec une grande régularité de répartition des semences. Cela a marché et il a pu vivre de cette invention. Mais comme il suivait en même temps les cours de l'école de médecine du Collège de l'Ohio, il a passé ses examens et est sorti médecin qualifié. Seulement, cela ne l'intéresse pas. Je crois qu'il n'a jamais exercé depuis douze ans qu'il a son diplôme. Il lui est resté des réflexes, remarquez. Après les batailles de juillet et août de l'année passée, il a remarqué que l'envenimement des blessures tue plus que les balles. Il a donc fini rapidement de mettre au point son canon mécanique. En fait, il faut encore l'améliorer.

- Mais comment le connaissez-vous si bien ?

- Il a proposé son invention au *procurement*. Mais ce crétin de Pinkerton est très méfiant. Il donc voulu faire vérifier que le gars n'a pas de sympathie pour le Sud dont il est originaire. Nous avons donc reçu, à la sécurité de Washington, des devoirs d'enquête⁶ sur lui. Comme d'autres unités de police d'autres comtés, je suppose. Seulement, j'ai découvert autre chose... »

Comme il se tait et me regarde en plissant des yeux rieurs, je m'attends à quelque chose de plutôt égrillard, vu que nous ne sommes que tous les deux dans le bureau. Alors je lève un sourcil en prenant un air interrogateur.

- Connaissez-vous un certain Stephan Hintermaier ?

- Oui, c'est un personnage politique de Charleston qui a été candidat à l'investiture de son parti pour le caucus de 1860, je crois.

- Non, c'était pour les sénatoriales mais avant la Sécession. Eh bien, savez-vous qu'il est au mieux avec Pinkerton ?

- Non, mais quel rapport avec Gatling ?

- Une incidente. J'ai découvert dans les notes annexes de certains mémos de renseignement sur Gatling que « selon une source fiable le numéro Sc-Ch-8/59SH », Gatling n'a pas proposé son invention en Caroline du Sud et ne semble plus avoir de contacts avec les rebelles ». Et ce « Sc-Ch-8/59SH » n'est autre que votre Hintermaier.

- Soit mais en quoi suis-je concerné ?

- Je pourrais vous dire : « En rien, mais vous devriez avertir les autorités de Caroline du Sud. » Seulement, je ne vous dis pas cela. Je vous réponds : « En ce que vous êtes venus ici sous le prétexte de vos activités de bienfaisance pour tenter de trouver des preuves de ce que Sc-Ch-8/59SH trahit la Confédération des États d'Amérique moyennant rétributions et passe-droits. Rassurez-vous. Je ne vous trahirai pas, mais je voulais vous faire comprendre qu'il ne faut pas sous-estimer les Irlandais, même fédéraux, et que vous pouvez me faire confiance. Je sais vos bonnes relations avec le Président et j'ai appris à vous considérer comme un ami. Mais s'il vous plaît, à l'avenir, ne me mentez pas. D'autant que dans cette affaire, si je vois l'intérêt de nos relations d'amitié, je sers aussi ceux des Irlandais de New York car ce salaud de profiteur de guerre est en cheville avec le gang d'Allemands de New-York que vous connaissez. Croyez-moi, si Hintermaier tombe, ce ne sera pas une perte. D'une part ses renseignements ne peuvent servir qu'à des obsédés des filatures d'adultères et des cocufiages d'autorités tels cet Écossais dévoyé de Pinkerton, car je pense que les Sherman et Grant ont d'autres sources plus utiles et plus actuelles. D'autre part parce que cela pourrait assainir la situation autour de chez vous, là-bas, à Charleston. Je ne parle pas de votre plantation familiale mais bien de la situation politique. Moins il y aura de ce genre d'excités, plus vite reviendra la raison dans la classe politique rebelle.

- Vous lui attribuez une bien grande importance, non ?

⁶ De nos jours, en France on dirait une commission rogatoire.

- Je suis sûr qu'il en est chez vous comme ici. Les dirigeants politiques sont pris entre ce qu'il faudrait faire et ce que les gens influents veulent à tout prix. J'ai bien compris que votre belle-famille a pris le parti de se préparer à l'abolition. Mais cela ne me surprend pas de la part de gens d'origine française qui ont des contacts avec les planteurs des îles de la Caraïbe qui ont connu l'abolition. Ils savent qu'en s'organisant on peut parfaitement faire tourner les plantations sans esclaves. Mais imaginez ceux d'ici. Ceux qui n'y vont jamais parce qu'ils préféreraient aller en voyage à New York ou en Europe... Ils sont comme ceux d'ici : hors leur mode de vie habituel, point de salut. »

Je ne dis toujours rien, j'écoute. Au bout de quelques secondes de silence pensif, Eamon reprend :

- Je pense que nous allons gagner militairement cette guerre civile. Mais la victoire militaire des uns et la défaite militaire des autres s'accompagneront de séquelles profondes pour les deux camps et dans cent-cinquante ans les plaies ne seront pas complètement refermées. Je souhaite sincèrement que, la paix revenue, aux côtés de la bannière étoilée, les anciens rebelles aient le droit de faire flotter le drapeau de leur État et celui de la Confédération.

- Je doute que cela soit possible, mais ce serait effectivement une bonne chose⁷.

- Donc, si par hasard votre Hintermaier devait avoir des soucis avec la justice des rebelles, cela ne me rendrait pas le moins du monde triste. »

Je souris à Eamon et je le remercie de m'avoir mis en garde contre cet individu. En ce qui concerne le canon mécanique, toutefois, je lui demande si je peux faire état de ce qu'il m'a révélé. Il m'y autorise si je ne le cite pas dans cette révélation. Là-dessus, nous quittons le poste de police pour rejoindre son domicile. Eamon a déménagé dans un logement plus grand et tout neuf avec le gaz dans la pièce à vivre, dans la cuisine et dans l'escalier. Maureen est radieuse. Elle nous a préparé un succulent ragoût irlandais arrosé avec une bière brassée à l'irlandaise. La soirée est agréable mais nous allons nous coucher assez tôt, toutefois après avoir dégusté un whisky irlandais arrivé à New York en fûts de chêne. J'ai un peu de mal à m'endormir mais le sommeil me tombe dessus par surprise.

Lorsque nous descendons de chez Eamon, nous trouvons la voiture du Département d'État et le lieutenant de cavalerie qui nous attendent. Mes réunions du matin sont une bonne occasion de revoir des gens que j'ai rencontrés il y a quelques mois. Nous traitons des questions de l'ordre du jour. J'apporte quelques bonnes nouvelles de soldats prisonniers chez nous mais portés disparus chez les yankees. Mais hélas, pour d'autres nous n'avons pas de nouvelles. Il sera difficile de mettre au point un système souple d'échange de blessés. Les militaires ne veulent pas en entendre parler. Selon eux, ils perdraient des gens utiles au combat pour convoier des prisonniers et organiser des échanges. On me questionne sur les conditions de détention des yankees prisonniers chez nous. Je ne veux pas donner trop de détails et je me retranche derrière le fait que je ne suis pas plus au fait que les civils normaux de Caroline du Sud. Ensuite, et c'était inévitable, on me questionne sur cette prison de Château Thunder. J'ai répondu qu'à ma connaissance, il s'agit d'une prison destinée aux traîtres et déserteurs, mais qu'à ma connaissance, elle n'est pas encore en service. Alors on me met sous le nez un exemplaire de la Washington Gazette. Avec la fameuse photo.

- Quelle magnifique impression ! Cela dépasse largement les plus belles lithographies.

- Est-ce tout ce que cela vous suggère ?

- Je ne vois qu'une cour vide avec des gens qui ont l'air libres de leurs mouvements. »

⁷ C'est le cas en Georgie, en Caroline du Sud et la Caroline du Nord. Pour ce que j'ai pu voir en y séjournant.

Mon interlocuteur abandonne son inquisition. Je préfère passer pour un naïf plutôt que me montrer trop au fait des choses sensibles. Au bout d'une heure d'entretien, on me donne des enveloppes scellées à la cire à remettre au « nouveau » Secrétaire d'État et je prends congé de mes interlocuteurs. Je retire de cet entretien que tout le monde se fiche du sort des détenus adverses, ici comme au Sud. Et même les informations que j'ai transmises sur des disparus, elles ne portaient certainement que sur des cas particuliers. Je ne pense pas que les ouvriers mobilisés du port de New York ou des usines du Michigan soient beaucoup représentés sur ces listes dont je n'ai pas eu à traiter personnellement. Et pourtant il doit en manquer davantage à l'appel que des parents de gens influents. Je gage que si j'épluchais ces listes, j'y trouverais essentiellement pour ne pas dire uniquement des noms connus ou de relations de gens connus.

Mais j'ai surtout réunis des renseignements intéressants que Hintermaier et c'est en fait ce que je venais chercher ici, cette fois-ci. Il reste cette fameuse arme nouvelle, le canon mécanique⁸ de Gatling. Il va falloir que j'aborde la question avec prudence, une fois de retour en Caroline du Sud. Cette arme m'intrigue et je pense qu'il faudrait envisager son apparition possible sur le champ de bataille. Ce serait une catastrophe si elle arrivait en masse. Pour le sort de la Confédération des États d'Amérique, bien sûr, mais surtout pour les milliers de braves gars qu'elle jetterait dans la tombe en quelques jours. Les batailles de cette guerre sont déjà assez meurtrières pour qu'on n'y ajoute pas cette monstruosité.

C'est la voiture de l'ambassade qui me reconduit le lendemain aux aurores au point de passage à pied. Les militaires sont plus pointilleux que les policiers et ils examinent non seulement les lettres de passage émanant du Département d'État, de la douane et du commandement militaire de la zone, mais aussi l'ordre de mission du lieutenant de cavalerie et celui de son cocher. Le lieutenant de cavalerie connaît mon nom mais ne m'a pas donné le sien. Il ne s'est pas présenté et je ne l'ai pas questionné. Avant de nous quitter, il finit par se présenter. « Je m'appelle George Armstrong Custer. Je suis sorti dernier de ma promotion de West Point au printemps dernier et ma première affectation m'a fait participer à l'affaire de Bull Run en juillet dernier. Je viens de passer quelques mois à l'état-major de l'Armée de Terre et je pars rejoindre les troupes en ligne en Virginie orientale dans trois jours. À quelques jours près, nous aurions pu passer la ligne de démarcation en même temps.

- Mais pas ensemble. J'imagine que vous allez voyager à cheval et dans une colonne militaire. Sans doute pour rejoindre une unité de cavalerie.

- C'est vrai. Je pars prendre le commandement d'un peloton de reconnaissance dans un escadron de cavalerie légère. J'en avais assez de l'état-major. Et en plus, lieutenant dans un état-major, on fait le « fag⁹ ».

- Moi, j'en suis réduit à passer le no man's land à pied. Heureusement, il fait beau.

- Et ensuite ?

- Je ne sais pas exactement. Il y aura une voiture au point de contrôle confédéré...

- Rebelle !

- Si vous voulez, bref, il y aura...

- Pas si je veux. Rebelle. Dites « Rebelle ! »

Ce petit crétin me prend pour une de ses camarades de promotion ou quoi ?

- Lieutenant, je vous rappelle que je suis français et que je ne suis pas partie à cette guerre. Je vous rappelle mon statut de diplomate français et pour tout vous dire, j'étais officier français alors que vous n'étiez encore qu'élève à l'école primaire. Je suis tel que vous me voyez là, officier de réserve du génie militaire français avec le grade de commandant. Alors je vous prie de rester courtois. »

⁸ J'ai conservé la dénomination retenue par les documents qui me servent de base pour ce roman. C'est la traduction de l'expression « Machine-gun » qui est restée en anglais et signifie « mitrailleuse » de nos jours.

⁹ Le manu, le factotum, le bizuth.

Il me regarde sidéré de ma sortie il a un geste de la main droite vers son ceinturon mais se ravise. Heureusement, nous arrivons au point de contrôle yankee de l'entrée dans le « no man's land » et nous nous quittons froidement. Je saute de la voiture et me présente au grade frontière qui examine mes documents de passage sous le regard bovin d'un « warrant-officer¹⁰ » qui m'a l'air d'avoir fait provision de rôts alcoolisés pour l'heure qui arrive. Il a les yeux vitreux et la lippe baveuse.

Comme l'autre jour, je traverse la zone pelée qui me conduit par la route défoncée au poste de contrôle confédéré. Il y a une bonne centaine de mètres à couvrir. Nous ne sommes pas exactement au même endroit qu'il y a quatre jours. Apparemment il y a eu un réaménagement de zone. Je distingue une silhouette prise dans un ample manteau qui flotte lourdement dans le vent et me cache la forme du corps. Un chapeau gris qui a l'air sombre dans le contre-jour qui m'éblouit projette une ombre sur le visage. Cet homme semble m'attendre et de temps en temps se tourne vers le poste de sécurité embossé derrière un merlon de sacs de terre. J'arrive à la barrière, pataugeant dans la boue de la piste défoncée par un charroi maintenant interrompu. Il fait soleil mais le vent de ces hauteurs d'Arlington est aigre et humide. Je tiens mon sac assez haut pour éviter de le salir d'éclaboussures. Je ne regrette pas d'avoir choisi de prendre ma redingote courte en toile huilée. Elle sera facile à nettoyer et protège bien le boudier et le « jambon de Bayonne » dans lequel se repose mon fidèle LeMat.

Je finis par enfin arriver à la barrière près de laquelle se tient la silhouette. Quelques pas avant d'atteindre le portillon, le sol s'affermi sous mes semelles. Le militaire est un homme de mon âge. Il porte aux pattes de col des insignes de grade de capitaine et un brassard de la police militaire. Il m'accueille avec un sourire ouvert mais frigorifié.

- Je commençais à m'inquiéter, Monsieur le Baron. Son Français est académique mais il le parle sans hésitation avec cette pointe d'accent qu'il est de bon ton d'afficher chez les snobinards des parvenus parisiens. Entrez donc rapidement. Le sergent major va vous faire signer quelques formulaires. Je vais faire télégraphier à la base qu'on fasse démarrer la voiture. En attendant, vous allez vous réchauffer près du poêle pendant que l'ordonnance va nettoyer vos bottes. Et il y a du café chaud sur le feu. »

J'ai les dents serrées par le froid. Je n'aurais jamais cru que cette crête pût être aussi glaciale. Je frissonne et me blottis près du poêle. J'entends le capitaine donner des ordres à quelqu'un dans un petit bureau qui s'ouvre sur la salle de garde et tout de suite un émetteur de télégraphe se met à cliqueter.

Un soldat noir vient m'aider à me débotter et me prête une paire de bottines de feutre de laine qui me réchauffe instantanément par les pieds. Il quitte la pièce par une porte presque cachée dans les lambris de la cloison. Un fauteuil de bureau en bois s'offre à moi et je m'y vautre avec délices. Le capitaine revient et m'annonce que la voiture sera là dans un petit quart d'heure.

- Ils attendaient de vos nouvelles. C'est la consigne : pas de véhicule sur la crête. Alors ils ne vont pas tarder à arriver parce que le cheval était déjà attelé. »

Puis l'officier enlève sa capote de grosse laine grise et apparaît en uniforme gris clair assez propre compte tenu des conditions du moment. Il dégrafe son ceinturon et sort de son étui un revolver assez courant dans l'armée confédérée. Je suis surpris parce qu'il a un bâti en acier, apparemment, au lieu des carcasses en laiton qui sont les plus fréquentes pour les copies de Colts fabriquées dans le Sud depuis presque un an.

- Un Leech & Rigdon ? demandé-je.

- Non ! » Il me regarde d'un air amusé.

- Un Griswold et Gunnison ?

¹⁰ Grade équivalent à celui de sergent-chef ou d'adjudant.

- Non, non ! Un Colt livré en pièces détachées, au barillet et au canon pré-forés mais à finir localement.

- Mais pourquoi ?

- D'une part c'est moins cher, d'autre part on peut choisir son calibre dans les quelques-uns préconisés par le constructeur. Si on choisit un autre calibre, alors la licence est caduque et le propriétaire ne dispose plus d'aucune garantie. Moi, je l'ai classiquement choisi en calibre .36, mais je l'ai acheté chez Rigby à Richmond parce qu'il fore les canons mieux que ne le fait la manufacture. Il a un banc à rayer qui vient de France et il sait drôlement bien s'en servir.

- Mais je ne me suis pas présenté. Capitaine Richard Risk, du 1^{er} groupe du 3^e Régiment d'Artillerie de Shiloh. Mon lieutenant adjoint et ma batterie sont en position dans la lisière du bois de magnolias en bas du pré. Je tiens aussi le poste d'officier de prévôté comme vous le montre mon brassard.

- Pierre-Hubert de Berdeilhe, géomètre en temps de paix. Et en temps de guerre, en ce moment par exemple, je sers de parlementaire de bons offices dans le traitement des blessés adverses détenus dans les hôpitaux militaires et les camps de prisonniers. »

Risk me regarde d'un œil torve. Il sait bien que je porte une valise diplomatique puisque dans les consignes qu'on lui a données pour mon franchissement de la ligne de démarcation, il en a été fait mention. L'ordonnance noir me rapporte mes bottes, impeccables, propres et graissées. J'ai quart de dollar en argent dans la poche et je lui donne cette pièce. Il me remercie chaleureusement, mais le sergent major lui intime l'ordre de se taire.

- Aide plutôt le Français à remettre ses bottes. »

- Je lève la main en un geste de dénégation et je me hâte de renfiler mes bottes redevenues imperméables. Ceci fait, je fais quelques pas pour que mes pieds prennent leur place et je jette un coup d'œil sur la table où Risk a posé son arme, le barillet sur un étui à cigarillos en argent. Il s'agit bien d'un vrai Colt 1851. Il y a une inscription gravée sur le flanc droit de la flasque de canon.



Il y a une inscription gravée sur le flanc droit de la flasque de canon.

Je me penche sur l'arme et je parviens à lire ce qui est inscrit : Foré et rayé par Johnathan W. Rigby, Armurier à Richmond Va (Virginie) ,18 mars 1857. Le cadre de laiton du talon de crosse porte un anneau destiné à recevoir une dragonne de sécurité. C'est le meilleur moyen de ne pas perdre son arme dans la mêlée. Mais l'anneau est ovale comme celui des grenadières des fusils dotés de bretelles. C'est pour pouvoir y faire passer de la lanière de cuir étroite qui se trouve dans les lots de bord de dépannage de bourrellerie des chariots d'artillerie, m'explique Rik. Il me précise que cette arme est sa propriété personnelle parce qu'on voulait lui mettre en dotation un pistolet à deux coups vieux de plus de trente ans étant donné qu'on réserve les revolvers en priorité à l'infanterie et à la cavalerie.

L'arme est un peu fatiguée mais a l'air en bon état. Le bronzage est usé et rattrapé à l'huile de benjoin. Mais le « a » de « Va » pour Virginia a pratiquement disparu.



L'arme est un peu fatiguée mais a l'air en bon état.

L'arme est de belle qualité mais si elle a une prise en main très agréable, son barillet n'a qu'une capacité de six coups. Elle est effectivement plus légère que mon LeMat mais sa puissance de feu me semble moins adaptée au combat de guerre.

J'entends crisser l'empierrement de la chaussée au moment où je finis mon café. Allongé avec une liqueur de grain quelconque qui me paraît être une sorte de bourbon de bas de gamme. Et en plus il y en a trop. Mais cela m'a donné un coup de fouet et maintenant je suis presque en sueur. Risk reprend son revolver et le range dans l'étui qui pend à son ceinturon. Je sors dans le vent avec mon bagage. La voiture d'aujourd'hui est en bien meilleur état que celle de l'autre jour. Il s'agit d'une berline dont la capote de cuir au-dessus du cocher brille de son graissage anti-pluie fraîchement refait. Le cocher est un grand noir en uniforme gris sombre, au visage rond et avenant. À côté de lui, accroché dans un fourreau de fonte, un gros fusil d'escorte laisse voir sa crosse vernie. Au vu des deux cartouches qui laissent sortir leurs culots de la poche de rechargement rapide du ceinturon du cocher, je conclus qu'il doit s'agir d'une arme en calibre 10 à broche. Sans doute une arme qui vient de France. Peut-être d'Angleterre, en fait.

La route est souvent cahoteuse mais le cocher conduit assez vite. Il tient à arriver le plus tôt possible à Springfield. De toute façon, comme il n'y a pas de train avant demain, l'officier chef du MovCom – le *Movement Command*, c'est-à-dire le Commandement de la circulation – a réquisitionné une chambre d'ingénieur de la traction au Bâtiment de Passage du triage de Springfield. Cela a été d'autant plus facile que non seulement je voyage pour le gouvernement, mais surtout, que je suis le gendre Toppenot. Aldebert est actionnaire important de la compagnie ferroviaire propriétaire des installations.

Je passe sur un voyage morne et plein d'arrêts intempestifs malgré les efforts des cheminots et des militaires du corps du Génie.

De Goldsboro où je dois passer la nuit, je fais envoyer un câble chiffré à l'état-major de Charleston pour annoncer mon arrivée avec des éléments intéressants, sans rien préciser



lesquels bien que le message soit chiffré. Le télégraphiste examine mon message composé de groupes de cinq lettres qui semblent ne rien vouloir dire et se met à faire cliqueter son manipulateur. Quand il a fini, il me rend le papier et avant que j'aie pu le prendre, le télégraphe se met à cliqueter en réponse. On accuse réception du message et on me demande en clair de reprendre contact avec le bureau de Charleston au prochain arrêt avec télégraphe.

Le télégraphiste me regarde avec curiosité et prend ensuite mon câble particulier adressée à la plantation. Il examine l'adresse télégraphique, plonge dans son registre de routage, débranche et rebranche des fiches de câbles électriques sur son tableau et commence à manipuler. Quand il a fini, il me précise : « J'ai dû passer par le réseau civil. Il y a trois relais jusqu'au centre télégraphique de Charleston et il y a beaucoup de messages. Il va falloir au moins trois heures pour que votre second message arrive là-bas. Ensuite je ne sais pas combien de temps pour qu'il soit relancé sur le télégraphe de votre Compagnie. Il sera peut-être à destination demain en fin de matinée, mais je pencherais plutôt pour la fin d'après-midi. »

Je vais pour régler le prix de mon télégramme personnel mais l'employé me dit que c'est pris en charge par le gouvernement. C'est ce que précise la dépêche qu'il a rédigée lors de l'accusé de réception de mon message chiffré.

- Présentez cette dépêche au transmetteur du bureau de télégraphe d'où vous enverrez un message. La ligne du bas porte le code de prise en charge de vos communications télégraphiques par l'État-major Général. »

Effectivement il y a au bas de la page une ligne sibylline sur laquelle l'employé vient d'apposer le tampon de sa compagnie et du bureau de la gare de Goldsboro.

Après un dîner de qualité moyenne, un peu lourd de graisse de porc, je passe une nuit de sommeil dense. Je commence à décompresser et je mesure que je me suis éloigné des zones de combat. On n'entend plus du tout le canon. Au petit matin, on me réveille et j'entends la voix de la femme de chambre, une négresse que j'imagine imposante à la force de sa voix, qui m'annonce qu'elle apporte les deux brocs d'eau chaude et froide. Je lui dis d'entrer tout en remontant la mèche de la lampe à pétrole. Elle est moins grosse que je ne pensais. Elle peut avoir la cinquantaine comme l'indiquent les fils gris de sa chevelure crépue.

- Le petit déjeuner dans une demi-heure, Monsieur. »

Elle ne fait pas de phrases. Je lui souris mais elle sort sans rien dire et je me lève. La table de toilette est garnie de serviettes écruées en doux coton du Sud. Le savon est parfumé au jasmin. L'eau chaude est claire et fait bien mousser le savon à barbe. En moins d'un quart d'heure, je suis frais et dispos. Seul mon pantalon porte les traces des éclaboussures de la boue de ma traversée du no man's land. Il attendra mon retour à la maison pour reprendre un air civilisé.

Au moment de quitter le trottoir de bois du bâtiment des voyageurs pour rejoindre le quai où attend le train, l'employé du télégraphe m'interpelle et me remet une dépêche en clair faisant l'aperçu¹¹ de mon câble chiffré de la veille.

Du coup, je n'aurai pas à prendre contact avec Charleston et donc pas à me préoccuper de télégraphier une fois de plus. Mon voyage de retour se présente bien. Je dors beaucoup et j'en avais besoin. La circulation est devenue plus fluide et normale. Les arrêts en gare pour ravitailler la machine me permettent de me détendre aux buffets et de sacrifier à la nature. Je suis seul dans la voiture de première. De temps en temps le chef de train vient s'assurer de mon confort. Les autres voitures sont loin d'être pleines et on vient même me chercher une fois pour me proposer une partie de poker. Je décline l'invitation prétextant la fatigue. C'eût été une partie de bridge, j'aurais peut-être accepté, mais le poker ne me dit rien.

Je préfère consigner tous les événements de ces derniers jours et les enseignements que j'en ai tirés. Il est à peu près certain qu'au moins les militaires vont me demander un rapport. Sans doute aussi les gens du Département d'État, et peut-être la Justice, on ne sait jamais. Je ne lève mon crayon que pour le tailler et réfléchir de temps à autre. Mais il arrive que je sois obligé de prendre une pause intempestive quand, dans un canton sinueux, le train me secoue trop pour que je puisse continuer à écrire.

Enfin, je vois apparaître les faubourgs de Charleston. Je me porte sur la plate-forme avant de la voiture et en me penchant à la rambarde, je vois arriver la gare. Fort heureusement, le vent qui vient de l'océan pousse la fumée et les escarbilles de l'autre côté du convoi.

La voiture de Pierre m'attend et c'est Gidéon qui conduit. En parlant avec mon beau-frère et le cher Gidéon, j'apprends que cette presque semaine que j'ai passée au Nord du Potomac, pour en fait deux journées de vrai travail, a vu ici se bousculer un certain nombre d'événements déterminants. Mais il me tarde de retrouver la maison et surtout Hélène et le nid douillet de notre famille.

¹¹ Faire l'aperçu : En langage des transmissions, cela signifie que l'on a reçu et compris le message et qu'on est en mesure d'y donner suite.